

vements transnationaux qu'ils provoquent dans leur quête de l'Afrique. De nos jours, un autre processus est en cours, rattaché à ce mouvement de transnationalisation de la religion. Il s'agit de la nouvelle expansion du culte d'origine *yoruba* dont un des vecteurs est l'essor du culte d'*Ifá*, qui connaît actuellement une renaissance. C'est le « pouvoir » de la « tradition » qui a construit la suprématie du *candomblé nagô* au Brésil et qui gagne d'autres configurations en circulant dans le monde afro-atlantique.

Mariana Ramos de Morais

Jean-Daniel CAUSSE

Lacan et le christianisme

Paris, Éditions Campagne Première, 2018, 254 p.

Jean-Daniel Causse, disparu en juin dernier à l'âge de 56 ans, était devenu psychanalyste et professeur d'études psychanalytiques à l'université de Montpellier, après avoir été pasteur de l'église réformée de France, et professeur d'éthique à la faculté de théologie de Montpellier. Il avait publié de très nombreux ouvrages à la charnière de la religion, de la théologie, de l'éthique philosophique et de la psychanalyse. Son dernier ouvrage, *Lacan et le christianisme*, synthétise tout un ensemble d'articles et de réflexions plus anciennes, dont certaines étaient déjà parues, au moins en partie, dans des revues de théologie, mais aussi de psychanalyse plus confidentielles.

C'est un exposé pédagogique, clair et relativement exhaustif des discussions de Lacan d'un certain nombre de concepts de la théologie catholique (même si, on s'en doute, la version protestante de ces mêmes notions joue un rôle important dans le développement), écrit avec précision et modestie, dans l'esprit du groupe de psychanalystes d'inspiration lacanienne qui œuvre depuis maintenant bientôt vingt ans à l'université de Montpellier, et dont Henri Rey-Flaud est la figure la plus célèbre. À ce titre, cet ouvrage peut tout à fait jouer le rôle d'une introduction aux rapports intellectuels du lacanisme avec le catholicisme, particulièrement denses dans les années 1950, et probablement jusqu'à la fin des années 1960, mais qui semblent encore aujourd'hui, dans certains milieux chrétiens, conserver une réelle puissance d'attraction théorique.

Ceci dit, l'ouvrage en lui-même, précisé-ment parce qu'il ne s'élève jamais au-dessus de sa finalité pédagogique et synthétique, a

peu de chance d'intéresser les spécialistes de la question. Il existe en effet toute une littérature psychanalytique sophistiquée et raffinée sur l'amour et la grâce chez Lacan, sa lecture de la Trinité et la fameuse conception finale des nœuds borroméens, saint Thomas, les mystiques, etc., sans oublier que Michel de Certeau avait assisté en personne au séminaire de Lacan, et que ses propres travaux s'en sont fait très directement l'écho, voire, sur divers points, le prolongement. Jean-Daniel Causse qui connaît cette littérature, ne la cite pour ainsi dire jamais, préférant se concentrer sur l'organisation conceptuelle immanente qu'il attribue aux vues de Lacan sur la religion chrétienne et sa théologie.

Mais c'est peut-être ce qui rend la lecture de son livre, au second degré, particulièrement instructive. Voilà un ouvrage qui considère l'organisation conceptuelle et philosophique d'une doctrine qui a exercé une influence et une séduction considérables en son temps comme totalement détachable des conditions politiques, sociales, intellectuelles, voire morales et peut-être anthropologiques qui en ont fait un objet de controverse très largement au-delà des milieux psychanalytiques traditionnels. Bien plus, l'incidence clinique de toutes ces notions reconstruites à partir d'un dialogue soutenu avec les grands métaphysiciens et un certain nombre de grands théologiens de la tradition catholique et réformée est entièrement passée sous silence. Tout se passe comme si Lacan dialoguait avec saint Augustin, Luther ou Kierkegaard comme un professeur de philosophie en chaire. Et tout se passe aussi comme si l'on pouvait tenir pour purement contingent le fait avéré des cures de nombreuses personnalités catholiques qu'il a reçues sur son divan (par exemple Marie de la Trinité, sur laquelle on dispose d'un certain nombre de documents), et plus généralement la position qu'il a cherché à occuper dans le monde intellectuel des années 1950 en s'adressant directement aux intellectuels catholiques, voire en cherchant à prendre appui sur la hiérarchie romaine pour promouvoir la psychanalyse, et même se défendre dans les guerres intestines du mouvement psychanalytique. Nul besoin de rappeler, à cet égard, combien Marc-François Lacan, son frère, dom Lacan en religion, a servi de relais auprès des jeunes générations pour la propagation d'une certaine version du lacanisme, avec peut-être plus d'efficacité encore que les jésuites compagnons des premières heures, comme Louis Beirnaert.

Pour quiconque a la moindre notion de ces enjeux, une présentation aussi abstraite du rapport du Lacan théoricien à la théologie catholique a quelque chose de surnaturel. L'auteur voit bien, ponctuellement, que certaines prises de position spéculatives de Lacan sont adressées à une audience spécifique. Mais plus généralement, la solidarité, chez Lacan, entre la réflexion intellectuelle et l'engagement politique et moral, les modalités si particulières d'implantation de la psychanalyse dans un monde intellectuel et artistique, et non plus médical, sont absentes du tableau. Il aurait été très intéressant, par exemple, d'envisager Lacan dans le prolongement intellectuel du jansénisme et de la tradition politico-intellectuelle catholique dont ce mouvement était porteur, et qui ne s'est certainement pas arrêté au XIX^e siècle. En tout cas, la référence à Augustin, qui est un fil rouge du livre, ne s'est éteinte certainement pas dans sa conception du signe et du langage, mais pas non plus dans ses considérations sur la Trinité.

Or il ne faut certainement pas voir de ce point de vue dans la démarche de Jean-Daniel Causse une lacune. Réussir au contraire à produire un texte de ce genre, aussi lisse, exige un nombre d'opérations de déshistoricisation à la fois considérables et rigoureuses. L'objectif visé est de transformer Lacan en une « autorité » philosophique et éthique, et l'on voit jouer directement tous les processus intellectuels qui permettent d'arriver à cette fin, dont le plus évident est de rendre les arguments de Lacan hautement impersonnels. Mais jusqu'à quel point, s'agissant de psychanalyse, et donc de transfert, s'agissant surtout d'un personnage public dont la capacité d'interpellation personnelle était légendaire (de nombreux patients, assistant à son séminaire, ont rapporté qu'il s'en servait pour leur adresser des interprétations!), une telle attitude est-elle défendable, c'est-à-dire réellement explicative du contenu et de la vérité des « thèses théologiques » (ou parathéologiques, si j'ose dire) attribuées à Lacan ? La connaissance des textes originaux dessert alors grandement le lecteur de ce livre. Le trouble intime que pouvaient susciter certaines formulations de Lacan, l'évidence du risque subjectif pris par quelqu'un dont tout le monde connaissait l'éducation catholique, le paradoxe d'un athéisme qui se revendiquait à certains égards comme plus véritablement catholique que la foi catholique elle-même, s'évanouit totalement dans sa restitution standardisée en généralités philosophiques ou éthiques, où le feu des contradictions tiédit doucement en gestion ingénieuse des paradoxes et des palinodies.

Jean-Daniel Causse se heurte là à un paradoxe frappant. On a souvent noté que les grands penseurs du XX^e siècle, tel Lacan, mais aussi Wittgenstein ou Heidegger, qui ont le plus insisté sur le caractère radicalement personnel de la position à adopter pour les comprendre, et douté publiquement que leur rapport propre à la philosophie (à la psychanalyse) soit directement transposable à d'autres existences que la leur, sont bizarrement ceux qui ont excité la plus incroyable prolifération de gloses et de commentaires, et de disputes entre disciples sur les plus adéquats à l'esprit authentique du maître. Pas plus que je ne voyais plus haut une lacune dans la déshistoricisation systématique de Lacan, pas davantage je n'imaginais qu'il faille éclater de rire devant ce spectacle, ni même adopter une posture purement critique et disqualifiante. En réalité, c'est peut-être le point de départ d'une autre sorte d'enquête à la fois épistémologique et sociologique sur un fait intellectuel comme le lacanisme. Dans l'idéologie individualiste moderne, pour parler comme Louis Dumont, Lacan (ce contemporain de Sartre, lui disputant son audience) aura peut-être été celui qui a poussé le plus loin la question du « subjectif » pur, ce que je pourrais dire autrement en parlant de ce trait d'asocialité de l'individu qui est une valeur suprême de l'individu, la *position d'exception* qu'il assume en valeur par rapport à toutes les normes sociales, mais qui reçoit une sanction *sociale* dans les seules sociétés individualistes. Que la psychanalyse ait fourni son lexique, sa pratique, voire sa justification rationnelle à un tel projet, et que, réciproquement, elle en soit ressortie si profondément altérée par rapport au freudisme initial, voilà peut-être une hypothèse à soulever. Ce que Lacan est allé chercher dans le catholicisme, ce serait alors non un ensemble de ressources intellectuelles et éthiques pour dénaturer la psychanalyse psychologisante et médicale de son temps, qu'une autre tradition de l'individuation radicale dans le rapport à l'acte, au verbe incarné, au prochain, à la faute (notamment sexuelle), à la transcendance de l'Autre, etc. Il devrait être permis de penser, sur une telle base, que le plus important n'est donc pas de souligner les ressemblances évidentes, ni les emprunts avoués, mais d'élucider le principe de distorsion, sinon d'annexion du religieux à ce qui est le plus violemment antireligieux. Un tel principe a certainement une expression conceptuelle (pourquoi pas philosophiquement articulée ?); mais sans élargissement de la focale sur le contexte social et politique immédiat, et sur les transformations anthropologiques

plus générales du statut de l'individu dans les années 1950 à 1980, on ne comprendra rien à la puissance des croyances, aux engagements personnels, aux controverses savantes et aux tentatives d'institutionnalisation de la psychanalyse en France autour de Lacan. De ressource pédagogique, et mis en série avec de nombreux autres travaux du même genre, *Lacan et le christianisme* pourrait alors devenir un objet pour l'enquête sociologique.

Pierre-Henri Castel

Tangi CAVALIN,
Nathalie VIET-DEPAULE (éds.)

Les prêtres-ouvriers après Vatican II. Une fidélité reconquise ?

Paris, Éditions Karthala, coll. « Signes des temps », 2016, 336 p.

Sans doute peut-on avancer qu'un livre de recherche est utile à son lecteur lorsqu'au-delà du contenu qu'il vient y chercher, il y découvre matière à penser et à revisiter les fondements même de ce qui constitue la démarche scientifique. Tel est le cas de cet ouvrage qui propose de s'aventurer au-delà de l'histoire connue de la « crise des prêtres-ouvriers » de 1954, pour placer la focale sur la « relance » ou « reprise » autorisée par Rome sous certaines conditions en 1965.

En apparence, le livre se présente pourtant de façon classique comme la publication d'actes de deux journées organisées en décembre 2015 par l'Équipe nationale des prêtres-ouvriers (ENPO) pour commémorer les effets de la décision de la Congrégation du Saint-Office de mettre fin aux interdictions de 1954 et 1959 : des témoignages d'une vingtaine d'acteurs de la période (sous la forme de textes individuels ou collectifs) prennent la suite de huit contributions de chercheurs en sciences humaines et sociales.

Pour situer ce moment dans la production éditoriale française sur le sujet, Tangi Cavalin propose en introduction une relecture de l'historiographie sur les PO qui ne se réduit pas à un état de l'art sur la question : l'effort au contraire consiste en la saisie et en la mise en perspective – réussies – d'un véritable corpus, depuis l'ouvrage documentaire *Les prêtres-ouvriers* (1954) jusqu'à *Prêtres et ouvriers* publié soixante ans plus tard. On y perçoit combien l'histoire des PO est à la fois singulière – longue ombre portée des travaux et de l'interprétation fondatrice d'Émile Poulat, réception favorable de son livre chez

les historiens du religieux alors même qu'il ne correspond pas complètement aux canons des spécialistes – et partie prenante d'une histoire du catholicisme qui croise à la fin des années 1990 celle du mouvement ouvrier et plus largement celle de la société française. À partir de ce socle, les chapitres suivants invitent le lecteur à décaler leur regard sur une trajectoire de groupe qu'il fallait établir. Nathalie Viet-Depaule fait plus qu'« esquisser » (selon son propre terme) un portrait collectif des 52 clercs concernés par la relance : en détaillant les caractéristiques sociologiques, géographiques (ses implantations) et politiques (ses engagements) d'une génération véritablement choisie par l'institution, elle fournit des éléments tangibles à l'écriture d'une histoire qui restitue les contextes à la fois sociaux et religieux. Alors que c'est un point habituellement aveugle de la Mission, l'engagement des femmes laïques consacrées est rendu à sa visibilité par Michèle Rault, qui s'interroge en particulier sur l'absence de textes sur cet apostolat féminin jusque dans les archives personnelles des prêtres de la reprise. L'ouvrage n'oublie pas des études de cas ancrés dans un territoire local, comme celui du milieu maritime dunkerquois qu'étudie Catherine Berger. L'historienne met en particulier l'accent sur l'ouverture au tiers monde à la fin des années 1960 que la navigation rend possible, dans un contexte d'immatriculation croissante des pavillons de complaisance.

Faut-il alors penser qu'il y a continuité entre les deux, voire trois générations de prêtres-ouvriers ? C'est la ligne développée par les nombreux témoignages de ces prêtres au travail, qui voient dans l'« intuition » des prêtres-ouvriers un feu qui nourrit à la fois le militantisme d'hier et les luttes d'aujourd'hui. Xavier Vigna, qui s'appuie sur des sources non ecclésiastiques (textes militants, archives syndicales, rapports de police) paraît confirmer cette conviction des intéressés : de part et d'autre des deux coupures de 1954 et 1965, une même définition opère du point de vue de l'histoire ouvrière, celle de « lettrés croyants désireux de se fondre dans la classe ouvrière et œuvrant à sa promotion ». Frédéric Gugelot enfonce toutefois un premier coin à partir de la reconstitution de la publication de l'ouvrage *Le ciel était rouge* (1994) : alors que les auteurs ont pour ambition d'écrire les raisons d'un combat, une lecture attentive du texte et des circonstances de sa rédaction montre un tiraillement entre la fidélité à une mémoire ouvrière et le constat d'un éloignement de ce monde industriel en profonde mutation. Nathalie Viet-Depaule l'avait